

avec les morceaux inédits. Après avoir précisé l'objet, la source et la règle des formules du symbolisme, il appelle sur elles l'attention du théologien, de l'archéologue et de l'historien. Il ne faut pas oublier toutefois que le sens allégorique n'a jamais pu prévaloir sur le sens littéral des Écritures saintes; Origène lui-même, malgré sa tendance allégorique poussée à l'excès, proteste souvent de son respect pour la lettre. Dans l'argumentation dogmatique, le sens symbolique n'a qu'une valeur de convenance. Ce qui peut intéresser l'historien, ce sont les détails concernant le culte et les fonctions sacrées. Il importe surtout de voir en quels termes on parle des persécutions et des martyrs. La persécution a l'impétuosité d'un torrent, les martyrs sont les cheveux rouges de l'Apocalypse, le saint c'est le parterre des aromates, le froment de Dieu, etc., etc.

Nous avons mis sous les yeux du lecteur le résultat des observations du cardinal Pitra sur l'ouvrage latin qu'il a retrouvé et qu'il considère comme la *Clef* de saint Mélicon. Il ne nous reste plus qu'à dire qu'il en a donné, en tête du second volume de ses *Analecta*, une nouvelle édition, aussi fidèle que possible, d'après le manuscrit de Clermont. Sous le titre de *Clavis appendices* on trouve des suppléments qui prouvent que ce genre de formules a été constamment en usage, et que des vestiges manifestes de Mélicon sont restés très longtemps chez les Grecs. Le savant éditeur publie également les formules et les instructions de saint Eucher, d'après un manuscrit du vi<sup>e</sup> siècle appartenant à la bibliothèque de Lyon, et auquel il consacre de longs détails. De bonnes tables accompagnent saint Mélicon et saint Eucher. Sous le titre d'*Epimetra* le cardinal Pitra examine quelques écrits des juifs et des païens, écrits vrais ou faux, qui pouvaient rentrer dans son cadre. Puis il donne quelques variantes provenant des manuscrits de Flavius Josèphe et quelques *analecta* tirés des anciens physiologues, d'après un manuscrit de la Cava. Le volume se termine par des collations pour les Allégories de saint Théophile, faites sur d'autres copies vues postérieurement, et par différentes tables.

Dans un second article nous ferons connaître les tomes III et IV, dont le dernier est consacré aux *Patres antenicenses orientales*.

E. MILLER.

(La suite à un prochain cahier.)

V. TR 147 M

كتاب سيبويه. *LE LIVRE DE SIBAWAIHI, traité de grammaire arabe, par Sibouya, dit Sibawaihi. Texte arabe, publié, d'après les manuscrits du Caire, de l'Escurial, d'Oxford, de Paris, de Saint-Pétersbourg et de Vienne, par Hartwig Derenbourg. T. I<sup>er</sup>, Paris, 1881, Imprimerie nationale (XLIV-٤٦٠ pages).*

Le « Livre de Sibawaih » est le plus ancien traité complet de grammaire arabe qui soit parvenu jusqu'à nous. L'ouvrage fut composé dans la première moitié du règne de Charlemagne, et il n'a jamais cessé de jouir, parmi les Orientaux, de la plus grande réputation. On est d'abord surpris que ce livre fondamental de la grammaire arabe ait été publié si tardivement; mais les exemples de pareilles anomalies ne sont point rares. Il arrive fréquemment, dans l'histoire des disciplines scientifiques, que les livres de création originale sont mis dans l'ombre par des ouvrages médiocres, mais plus commodes, où leur doctrine a été absorbée.

Quand M. de Sacy composa sa grammaire arabe, de 1800 à 1810, il ne connaissait pas Sibawaih. Ce n'est pas que la Bibliothèque nationale n'en possédât déjà un exemplaire; mais cet exemplaire n'était pas porté au catalogue, et il devait être dissimulé par quelque fausse indication. Ce fut M. Etienne Quatremère qui, plus tard, révéla à son maître ce précieux volume et en reconnut le véritable contenu. M. de Sacy en publia quelques importants chapitres dans son *Anthologie grammaticale arabe* (Paris, 1829); cependant il ne paraît pas avoir lu l'ouvrage tout entier. La doctrine qu'il y trouvait lui était déjà connue par des traités postérieurs à celui de Sibawaih, bien plus méthodiques et plus clairs.

L'homme qui, depuis la mort de M. de Sacy, possède le mieux la théorie de la grammaire arabe comme les Arabes l'entendent, nous voulons dire M. Fleischer, conseilla, à diverses reprises, à ses élèves, la publication du célèbre *Kitâb*. C'est de Leipzig, où il avait été l'élève de M. Fleischer, que M. Hartwig Derenbourg rapporta, en 1866, avec une doctrine grammaticale des plus solides, le projet de réaliser cette œuvre difficile. L'Imprimerie nationale s'est prêtée, avec sa générosité ordinaire, à l'exécution de l'entreprise qui avait fait reculer tous les éditeurs. Le premier volume a paru en 1881; espérons que le second volume ne tardera pas à paraître; il contiendra la seconde partie du texte, une étude

biographique sur Sibawaih et divers appendices sans lesquels une publication de cet ordre resterait sans grands fruits.

M. Hartwig Derenbourg n'a pas cru devoir donner de traduction du texte de Sibawaih<sup>1</sup>, et l'on ne peut que l'approuver de cette résolution. Une telle traduction eût été presque dénuée de sens pour les lecteurs non arabisants. Les citations dont l'ouvrage est rempli ne seraient point allées à leur but si M. Derenbourg les eût traduites en français, et, s'il les eût laissées sans les traduire, ces citations eussent rendu la traduction presque inutile à ceux qui ne peuvent lire le texte. C'est par un résumé général du système grammatical de Sibawaih que M. Derenbourg saura compléter ses devoirs d'éditeur. Dans l'histoire générale de la grammaire, le *Kitâb* occupe, en effet, une place importante. Quoique la doctrine de Sibawaih ne diffère pas essentiellement du système des autres grammairiens arabes, il est tout à fait désirable que ce système puisse être étudié dans la forme la plus ancienne où il a été conçu.

Le nom de *Sibawaih* appartient à une catégorie de noms propres dont l'origine persane n'est point contestée. On a souvent insisté sur ce fait singulier que le plus ancien et le plus célèbre des grammairiens arabes n'était pas un Arabe<sup>2</sup>. Un tel phénomène, du reste, n'est pas très rare. Quand une langue devient classique et arrive à s'imposer comme telle à des peuples étrangers, ce ne sont pas ceux qui l'ont toujours parlée comme leur langue maternelle qui en font la grammaire; ce sont bien souvent ces étrangers, pour lesquels l'acquisition de l'idiome nouveau est plus ou moins difficile. C'est ainsi que les premières grammaires françaises ont été composées en Angleterre pour les Anglais parlant français. Ibn-Khaldoun, dans les chapitres ingénieux qu'il a consacrés à la langue arabe, envisagée comme un don naturel et comme un don acquis<sup>3</sup>, a énoncé, sur ce point, les idées les plus justes. Selon lui, l'Arabe bédouin n'a rien à apprendre; il sait par un don héréditaire, ou par une acquisition inconsciente, la langue parfaite, la seule langue qui mérite véritablement le nom de langue, l'arabe du désert; il ne réfléchit jamais à la manière dont il s'exprime; l'immense trésor des finesses de la langue arabe est chez lui comme un de ces organes naturels à l'exercice desquels on n'a pas à penser. Mais celui pour qui la connaissance de l'arabe de Modhar est une acquisition a besoin de livres qui lui apprennent

<sup>1</sup> Nous apprenons que M. G. Iahn, privatdocent à l'université de Berlin, a entrepris une traduction allemande du texte donné par M. Hartwig Derenbourg.

<sup>2</sup> Voir Fluegel, *Die grammatischen*

*Schulen der Araber* (Leipzig, 1862), p. 44.

<sup>3</sup> Voir Sacy, *Anthologie gramm. arabe*, p. 408 et suiv.; *Notices et extr.*, t. XXI, 1<sup>re</sup> part., p. 381 et suiv. (trad. de Slane).

toutes ces finesses. C'est ce que l'on vit à la cour des califes Abbassides<sup>1</sup>, où les Arabes du désert, sans livres, écrivant peu ou point, étaient accueillis comme des gentilshommes et des académiciens accomplis, tandis que les Adjémities se donnaient un mal littéraire infini, et cherchaient vainement, par de vastes entassements de notes et des répertoires d'expressions, à égaler les libres allures des Bédouins. Pour Ibn-Khaldoun, la question de la pureté du langage est une question d'ouverture de compas. Si l'on pose la pointe d'un compas sur la tribu de Koreisch, la meilleure langue se trouvera dans la zone qui en est la plus rapprochée; puis le titre monétaire du langage baisse à mesure que le rayon s'élargit, jusqu'aux extrémités du monde musulman.

Il est bien remarquable, en effet, que les Arabes purs ou ceux qui, comme Ibn-Khaldoun, croient se rattacher à eux, n'ont jamais fait cas de la grammaire. Ils la traitent avec une sorte de dédain. « C'est comme si une personne qui connaît les procédés du métier de tailleur, mais qui n'a point acquis par la pratique la faculté de l'exercer, voulant expliquer quelques-uns de ces procédés, disait : « Coudre, c'est d'abord passer le fil dans le « trou de l'aiguille, puis introduire l'aiguille dans les deux lisières de l'étoffe « qu'on a rapprochées l'une de l'autre, et la faire sortir par l'autre côté de « l'étoffe à une certaine distance; ensuite ramener l'aiguille au premier « côté par lequel on avait commencé, puis la faire ressortir en face du « premier trou par lequel on avait d'abord traversé l'étoffe, en ayant soin « d'observer, entre les deux points de sa sortie et de son entrée, la même « distance qu'on y avait observée la première fois. » Demandez, ajoute Ibn-Khaldoun, à une telle personne d'exécuter une couture de sa propre main; peut-être ne saura-t-elle faire un point comme il faut.

« Il en est de même, continue-t-il, de la connaissance théorique des règles de la syntaxe arabe, comparée avec la faculté dont nous parlons; car, encore une fois, connaître les règles de la syntaxe arabe, c'est savoir comment il faut faire, ce n'est pas savoir faire. Aussi trouverez-vous parmi les plus habiles grammairiens, et parmi ceux qui ont poussé le plus loin l'art de la syntaxe arabe, bien des gens qui, si on leur demande d'écrire deux lignes pour correspondre avec un de leurs frères ou de leurs amis, ou pour réclamer contre quelque acte d'injustice, ou enfin pour quelque autre objet que ce soit, s'en acquitteront mal, y feront un grand nombre de fautes, ne sauront pas composer leur phrase et exprimer ce qu'il voudront dire conformément aux règles de la langue arabe. » M. Egger a fait, du reste, la même remarque sur Apollonius

<sup>1</sup> Fluegel, *op. cit.*, p. 44, 45.

Dyscole<sup>1</sup>. La rudesse et l'obscurité que les meilleurs juges ont trouvées dans son style semblent prouver que, pour bien écrire une langue, il ne faut pas l'avoir trop analysée.

Si l'on doit en croire M. Hartwig Derenbourg, Sibawaih ne ferait nullement exception à cette règle. Selon M. Derenbourg, le style de Sibawaih serait habituellement obscur, embarrassé, peu naturel, et trahirait la maladresse d'un étranger qui manie une autre langue que la sienne<sup>2</sup>. M. Barbier de Meynard<sup>3</sup> a exprimé des doutes sur ce jugement, et il a engagé M. Derenbourg à le soumettre à un nouvel examen. Mais M. Derenbourg persiste dans son premier sentiment<sup>4</sup>. Il trouve, en particulier, dans le style de Sibawaih des inversions tout à fait contraires au génie de la langue arabe. On se demande si la nécessité du langage technique n'est pas la cause de cette barbarie. Peut-être Sibawaih n'eût-il été inférieur en diction à personne, s'il avait eu à traiter un des sujets familiers à la rhétorique orientale. Les Arabes n'ont jamais eu, en écrivant sur les questions spéciales, cette justesse et cette précision qui sont de l'élégance à leur manière. La beauté du style consistant chez eux en traits et en ornements, il ne conçoivent pas l'application de l'art d'écrire aux matières où il s'agit uniquement d'être vrai et clair.

La plus grande difficulté du travail de M. Hartwig Derenbourg est de discerner le texte de Sibawaih des additions que les élèves du maître y ont faites. Des notes, d'abord marginales, ont passé dans le texte, et il est aujourd'hui presque impossible de les en séparer. M. Derenbourg a pris pour base de son édition le précieux manuscrit de Paris qui fut découvert par M. Quatremère, et qui semble représenter le texte le plus exempt d'interpolations. Peut-être un des trois manuscrits qui se trouvent à la bibliothèque khédiviale du Caire, et que M. Derenbourg n'a pu consulter, donnerait-il une idée plus juste encore du texte primitif.

Le plan adopté par Sibawaih ne ressemble guère à celui que nous attendons dans une grammaire. On peut dire que l'ouvrage commence par la fin et finit par le commencement. Le premier volume, à l'exception des deux premiers chapitres, est une syntaxe; le second volume contiendra une morphologie, suivie d'une phonétique. L'ouvrage n'a pas d'introduction; on peut cependant envisager comme en tenant lieu les deux premiers chapitres, que M. de Sacy a traduits et insérés dans son

<sup>1</sup> *Apollonius Dyscole*, Paris, 1854.

<sup>2</sup> *Introd.*, p. xli.

<sup>3</sup> *Journ. asiat.*, déc. 1881, p. 555.

<sup>4</sup> Ibn-Khaldoun (*loc. cit.*), paraît d'abord faire une exception pour Sibawaih

dans ce qu'il dit du style grossier des grammairiens. Mais, quand on lit le passage avec attention, on voit qu'il y parle des lecteurs de Sibawaih, et non de Sibawaih lui-même.

*Anthologie grammaticale*, bien qu'ils aient à peine un caractère général.

Malgré ces défauts, qui évidemment ne choquent pas les Orientaux autant que nous, le livre de Sibawaih a toujours été entouré, chez les musulmans, d'une célébrité exceptionnelle. Cette célébrité a été au point que le livre n'a pas de titre; on l'appelle par antonomase *Al-Kitâb*, *Le Livre*. Voici ce que dit, à ce sujet, Hadji-Khalifa, dans son *Dictionnaire bibliographique*, au mot كتاب. «Lorsqu'on dit d'une manière absolue *Le Livre*, on veut parler, s'il s'agit de grammaire, du livre de Sibawaih; s'il s'agit de rhétorique, du livre intitulé *Delail al-idjaz*, du scheikh Abd-el-Kâher [Djordjani], et, s'il s'agit de jurisprudence, de l'abrégé de Kodouri.» Cette admiration est justifiée à beaucoup d'égards. Les observations pénétrantes, les subtiles analyses, abondent dans l'écrit de Sibawaih. Les citations surtout en font un véritable trésor. Ces citations ont été l'objet de traités et de commentaires particuliers, dont le plus connu est celui de Sirafi, écrivain de la fin du x<sup>e</sup> siècle de notre ère.

M. Barbier de Meynard<sup>1</sup> a engagé M. Hartwig Derenbourg à examiner la question de propriété littéraire que l'on a quelquefois soulevée à propos du livre de Sibawaih. On a soutenu, en effet, que le fond de l'ouvrage appartenait en réalité à Abou-Amr Isa ibn-Omar Thakéfi (mort l'an 766 de notre ère), au travail duquel Sibawaih aurait seulement ajouté des observations et des développements. M. Derenbourg fait observer que Sibawaih n'a jamais contesté ce qu'il devait à son maître Isa. Il cite son opinion presque à chaque page du *Kitâb*. Ce n'est point, du reste, fait observer M. Derenbourg, l'autorité d'Isa qui est pour Sibawaih le dernier mot de la science grammaticale; c'est bien plutôt celle de Khalîl, au point que, quand Sibawaih dit «Je l'ai interrogé,» sans indiquer de nom propre, il veut dire «J'ai interrogé Khalîl»<sup>2</sup>. Ce Khalîl, le créateur de la métrique et de la lexicographie arabe, l'auteur du كتاب العين<sup>3</sup>, le conseiller et l'inspirateur de Sibawaih, mourut en 791 de notre ère. Un autre grammairien dont Sibawaih cite les opinions à chaque page de son livre est Iounous ibn-Habib ed-Dabbi, de Basra, qui mourut vers 799 après J.-C.<sup>4</sup>

Il faut attendre le second volume de M. Derenbourg et la grande étude générale qui doit s'y trouver pour discuter les curieux problèmes

<sup>1</sup> *Journal asiatique*, déc. 1881, p. 555-556. Cf. Sacy, *Anthol.*, p. 40.

<sup>2</sup> *Introd.*, p. xxviii; Hadji-Khalifa, *Lex. bibliogr.*, voir p. 98.

<sup>3</sup> On n'a pas encore retrouvé le *Kitâb*

*el-ain* de Khalîl; mais on en possède un abrégé étendu et substantiel (*Introd.*, p. xxviii, note 1).

<sup>4</sup> Fluegel, *op. cit.*, p. 43.

qui se rattachent aux origines de la grammaire arabe. D'où viennent les catégories adoptées par ces grammairiens, presque tous étrangers à l'Arabie, et le plus souvent persans d'origine? L'Inde a-t-elle ici fourni quelque chose? On inclinerait plutôt à croire que les Syriens, héritiers eux-mêmes d'une vieille grammaire sémitique, dont les termes techniques araméens se retrouvent dans la plus ancienne grammaire hébraïque, ont été, sur ce point comme sur tant d'autres, les précurseurs et les maîtres des Arabes. La question est d'importance secondaire. Peu originale en ses débuts, la grammaire arabe s'adapta ensuite si bien à l'idiome vainqueur qu'elle sembla n'avoir été créée que pour lui. La grammaire est, aux yeux des musulmans, un des privilèges que Dieu a réservés aux descendants d'Ismaël et que nulle autre race ne saurait partager. Il est possible qu'à l'époque de Chosroès, l'ouvrage extraordinaire de Panini ait été, comme tant d'autres ouvrages hindous, connu dans la région du Tigre. Les Nestoriens, maîtres des Arabes, ont dû connaître les grammairiens grecs. Mais il faut avouer que si, à l'origine, ces causes étrangères ont eu quelque influence sur la formation du *nahou*, il est presque impossible d'en retrouver la trace dans l'œuvre collective des grammairiens de Basra et de Coufa. Cette œuvre, avec ses qualités et ses défauts, ne ressemble à aucune autre. Spirituelle et subtile dans les détails, défectueuse dans son ensemble, elle trahit un manque complet d'esprit philosophique et une totale impuissance à comprendre le développement spontané d'un ensemble organique et vivant.

Il faut féliciter M. Hartwig Derenbourg d'avoir si bien marché sur les traces des deux grands orientalistes, Silvestre de Sacy et Fleischer, qu'il salue comme ses maîtres, et qui ont donné, en ces sortes de travaux ingrats, des modèles d'exactitude et de patiente application. Peu de livres font plus d'honneur à la science moderne que le beau volume que nous annonçons. Un labeur immense y est consacré à un texte destiné, par son genre d'intérêt, à un très petit nombre de savants spéciaux. La conscience est, en de pareilles études, la qualité maîtresse. Soigner autant la page qui ne sera point lue que celle qui est destinée à la publicité deviendra bientôt une qualité si rare qu'on finira par l'envisager comme la plus précieuse des qualités.

ERNEST RENAN.

*CATALOGUE DES FIGURINES DE TERRE CUITE du Musée du Louvre, par Léon Heuzey, conservateur des antiquités orientales, membre de l'Institut; t. I, Paris, 1882.*

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE <sup>1</sup>.

*Chypre.* — L'étude méthodique des antiquités chypriotes ne remonte pas à beaucoup plus de vingt ans, si l'on excepte les médailles sur lesquelles nous avons depuis longtemps de sérieux travaux. Les voyages de M. Guillaume Rey, en 1860, ceux de M. de Vogüé, en 1862, nous ont procuré un grand nombre de monuments. Plus tard les fouilles de M. Lang ont surtout enrichi le *British Museum*. Tout récemment nous avons dû aux explorations du général Palma de Cesnola une belle suite de découvertes. L'ouvrage où il décrit les objets qu'il a trouvés date de 1877<sup>2</sup>.

Les progrès des études égyptologiques et de l'assyriologie ont beaucoup contribué, dans ces dernières années, à éclairer l'histoire de Chypre, en nous faisant connaître avec plus de précision les différentes époques où l'île a été occupée par les Asiatiques et par les Égyptiens; mais le fait qui nous a le mieux aidés à comprendre les indications que nous devons aux historiens classiques et aux monuments figurés, est le déchiffrement de l'alphabet chypriote, auquel George Smith a eu une si grande part<sup>3</sup>. Il est acquis aujourd'hui que la masse du peuple à Chypre parlait le grec.

L'histoire de Chypre nous présente une race d'origine grecque, qui reçoit de bonne heure des colonies phéniciennes, peut-être dès le xv<sup>e</sup> siècle. L'île est soumise, en même temps que la Phénicie, par l'Égypte; Sargon la conquiert au viii<sup>e</sup> siècle; les princes saïtes l'occupent au milieu du vi<sup>e</sup> siècle; elle est ensuite incorporée à l'empire perse et comprise dans la province des *peuples de la mer*, dont elle fait partie, à peu près sans interruption, jusqu'à la conquête d'Alexandre. De courtes révoltes, comme celle de l'année 504 ou l'hégémonie d'Évagoras (391 à 374), ne

<sup>1</sup> Voir, pour le premier article, le cahier de février, page 96; pour le deuxième, le cahier de mars, page 161.

<sup>2</sup> *Cyprus, this ancient cities, tombs*

*and temples*, John Murray, London, 1877.

<sup>3</sup> Bréal, *Journal des Savants*, août et septembre 1877.